



Joffre à Amiens. 1924.

LA CATHÉDRALE D'AMIENS PENDANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE (1914-1918)

Parmi les nombreuses questions posées par les visiteurs de la cathédrale, il en est une qui revient assez souvent quand on guide des personnes d'âge mûr : "La cathédrale a-t-elle été bombardée pendant la guerre comme celle de Reims ?" On sait le véritable martyre qu'a dû subir la cathédrale de Reims, atteinte par les bombardements allemands et incendiée dès le 20 septembre 1914. Les Amiénois étaient d'autant plus inquiets pour leur cathédrale que les magasins de la ville exposaient dans leurs vitrines des gravures et cartes postales montrant les dégâts immenses que la guerre infligeait à la cathédrale-sœur. Or Amiens subit des bombardements aériens à partir du 24 septembre 1914. Le 16 avril 1915, deux bombes tombèrent à 150 mètres de la cathédrale, laquelle, de toute évidence, était de plus en plus menacée par le prolongement des hostilités.

Il nous a semblé nécessaire de distinguer les mesures de protection effectives et d'autre part les effets réels des bombardements de 1918. Nous ne pouvons ici que résumer ce que l'historien Albert Chatelle a exposé avec un grand luxe de détails dans un beau livre devenu introuvable : *Amiens pendant la guerre (1914-1918)*. Les premières mesures d'urgence ont été prises en collaboration avec le corps des sapeurs-pompiers ; elles concernaient une éventualité qui, heureusement, ne s'est pas produite : l'incendie des combles et de la flèche dont les charpentes étaient en bois.

En avril 1915, commencèrent les grands travaux de protection des parties sculptées, pour lesquelles on a employé vingt-deux mille sacs remplis de terre, seize mille pour l'intérieur de la cathédrale et six mille pour les portails. Des poutres de bois et des poutrelles d'acier furent assemblées en plans légèrement inclinés

devant le pourtour du chœur, au-dessus des stalles et devant certains monuments funéraires. Elles formèrent une armature qui devait supporter l'empilement des sacs de terre destinés à amortir les effets néfastes des produits incendiaires et des éclats de mitraille. A partir du mois de mai 1915, les mêmes dispositions furent prises pour la protection des portails.

Mais la guerre se prolongeant et la puissance des moyens de destruction allant en augmentant, il devenait nécessaire d'éloigner ce qui pouvait être démonté et transporté en lieu sûr. Il en allait ainsi des tombeaux en bronze d'Evrard de Fouilloy et Geoffroy d'Eu, de celui du chanoine Guilain Lucas, mais on laissa en place une copie du célèbre Ange Pleureur. Le Chef de saint Jean-Baptiste, la châsse de saint Firmin, le Christ de saint Sauve et bien d'autres pièces de grande valeur prirent à leur tour le chemin de l'exode, le point d'arrivée étant souvent la ville d'Eu. Puis vint le tour des vitraux anciens, dont certains ne devaient jamais revenir à leur lieu d'origine. Enfin, on décida le démontage des grandes orgues, tâche délicate qui fut confiée aux sapeurs-pompiers de Paris, aidés et conseillés par l'abbé Manzoni, maître de chapelle, qui s'était déjà beaucoup dépensé pour la sauvegarde des œuvres d'art. Il y aurait encore beaucoup à dire sur ces derniers travaux de sauvetage, entrepris en 1918 sous la menace d'une avancée du front allemand, et sous les bombardements qui, cette année-là, atteignirent la cathédrale elle-même.

Depuis le 4 avril 1918, Notre-Dame d'Amiens était soumise à la menace des canons à longue portée et des torpilles des avions allemands qui meurtrissaient la ville, laquelle dut être évacuée par les autorités civiles et la population, à partir du 27 mars 1918. Le 9 avril, un premier obus atteignit la cathédrale au-dessus du chœur. Pour réparer la toiture à cet endroit, il faudra cinquante mille ardoises ... Le 11 avril, deux obus éclatèrent place Saint-Michel et rue Robert-de-Luzarches. La cathédrale semblait visée. Confirmation en était apportée le lendemain : trois obus atteignaient l'édifice, dont l'un démolissait un contrefort de la chapelle Saint Jean-Baptiste. Le 20 avril, trois obus touchaient à nouveau la cathédrale. Le premier traversait le mur du triforium du bas-côté droit, cassait deux colonnettes et mutilait le buffet d'orgue. Le second éclatait près de la chapelle des catéchismes,

endommageant des vitraux non déposés. Le troisième éclatait encore contre un contrefort, entre deux chapelles du bas-côté sud. La cathédrale d'Amiens allait-elle subir le sort de celle de Reims ? Il n'en fut heureusement rien, grâce à l'intervention de l'évêque d'Amiens auprès du Saint-Siège, lequel pouvait à son tour intervenir auprès des autorités allemandes.

Dès que le danger d'un bombardement de la Cathédrale elle-même se précisa, l'abbé Manzoni, dont nous avons déjà parlé, se rendit auprès de l'évêque d'Amiens, Monseigneur de la Villerabel qui avait suivi l'exode de la population à Abbeville. Il occupait le siège épiscopal d'Amiens depuis le 10 août 1915, remplaçant Monseigneur Léon Dizien, évêque de notre diocèse de 1896 à 1915. Grand orateur et homme de belle stature, Monseigneur de la Villerabel venait du diocèse de Saint-Brieuc où il avait franchi tous les degrés de la hiérarchie ecclésiastique avant de devenir vicaire général. C'est alors que le pape Benoît XV le nomma évêque d'Amiens. Son entrée dans la cathédrale fut marquée par des dérognations au cérémonial traditionnel, du fait de l'état de guerre. Le grand portail étant impraticable à cause des remparts de sacs de terre, l'évêque pénétra dans l'édifice par le portail de Saint-Christophe. Le prélat était entouré de Monsieur le chanoine Cadot et de son cousin Florent de la Villerabel et il fut accueilli par l'archiprêtre de la cathédrale, le vénérable chanoine Isidore Daveluy dont le frère Antoine, devenu missionnaire et évêque en Corée, fut martyrisé et depuis canonisé.

Dès qu'il fut informé des dangers réels qui menaçaient la cathédrale d'Amiens, Monseigneur de la Villerabel, profondément ému et inquiet, tenta une démarche exceptionnelle. A deux reprises, il envoya au Saint-Siège des lettres pressantes, exposant la situation dramatique de sa cathédrale et l'état douloureux de son diocèse. Nous ne possédons pas les lettres de Monseigneur de la Villerabel dont les originaux sont dans les archives de la Secrétairerie d'Etat, mais nous avons les réponses du Secrétaire d'Etat, le cardinal Gasparri. Elles ont été publiées in extenso dans le bulletin diocésain "Le Dimanche" et on en trouvera des photocopies à la fin de cet article. On remarquera que la réponse

à la première lettre, datée du 20 avril 1918, est toute de consolation officielle et, comme le note Albert Chatelle, ne pouvait apaiser les craintes de l'évêque. Non pas que celui-ci ait des doutes sur l'efficacité de la Bénédiction Apostolique, mais il constatait que les obus allemands et les bombes d'avion atteignaient directement la cathédrale et que celle-ci, d'une construction plus hardie que celle de Reims, résisterait encore moins. Le ton de la seconde lettre adressée par Monseigneur de la Villerabel au Souverain Pontife dut être à la fois plus pressant et plus énergique, car, le jour même de sa réception à Rome, le Pape Benoît XV fit intervenir le nonce apostolique à Munich auprès des autorités allemandes. Le nom de ce prélat n'est pas inconnu de nos lecteurs : il s'agit de Monseigneur Pacelli qui deviendra le Pape Pie XII en 1939. Sa démarche auprès du chancelier de l'Empire, baron Von Hertling fut couronnée de succès. Grâce au livre d'Albert Chatelle, nous connaissons des extraits de la réponse du chancelier allemand, écrite au nom de l'Empereur Guillaume II.

« Très Saint-Père,

.....
 « L'Empereur, mon maître, est très désireux
 « comme votre Sainteté de sauvegarder le patri-
 « moine d'art de la Chrétienté ; mais la guerre
 « présente a pris dès le début une tournure très
 « inattendue. . C'est ainsi que les Français et les
 « Anglais ne craignent pas de détruire leurs propres
 « Cathédrales en bombardant celles de Laon et de
 « Saint-Quentin. Cependant, pour répondre au désir
 « de votre Sainteté, S. M. L'EMPEREUR A DONNÉ
 « L'ORDRE DE RESPECTER, A MOINS DE NÉCES-
 « SITÉ MILITAIRE ABSOLUE, LA CATHÉDRALE
 « D'AMIENS... »

Signé : Von HERTLING.

On pourrait rappeler à Monsieur le Chancelier que les deux monuments, dont il fait état, se trouvaient dans la zone occupée par les Allemands et que si la cathédrale de Laon eut peu à

souffrir de la guerre, il n'en fut pas de même de la basilique de Saint-Quentin. Les occupants y détruisirent les orgues, firent sauter la crypte, y mirent le feu le 15 août 1917, percèrent enfin des trous de mine d'un mètre de profondeur à la base des piliers soutenant les croisées d'ogives ; mais ils n'eurent pas le temps de les bourrer d'explosifs pour détruire l'édifice.

La cathédrale d'Amiens fut aussi sauvée du désastre grâce à l'esprit de décision de Monseigneur de la Villerabel et à la prompte réaction du Saint Père. Celui-ci reçut la seconde lettre de l'évêque d'Amiens le jour même où il donnait audience à un groupe conduit par l'évêque de Verdun et dans lequel se trouvait un jeune séminariste picard, étudiant à l'Université Grégorienne. Apprenant que le futur prêtre était picard, le Pape Benoît XV lui dit : "J'ai sur mon bureau une lettre de votre évêque d'Amiens qui est bien triste, mais qu'il se rassure, je vais m'occuper aujourd'hui même de sa cathédrale ..." Le Pontife a tenu parole et, grâce à son intervention, il ne tomba plus aucun obus ni bombe sur la cathédrale, alors que les abords du monument continuèrent de subir les effets désastreux des bombardements. Après la guerre, le Pape Benoît XV recevant Monseigneur Lecomte, pouvait lui dire : "Si votre cathédrale est restée intacte, c'est grâce à l'intervention de Monseigneur de la Villerabel."

Il nous semble nécessaire de rappeler que cette terrible menace pesant sur la ville et la cathédrale d'Amiens s'inscrivait dans le cadre des dernières offensives allemandes sur le front occidental. Celle dite Bataille de Montdidier (ou deuxième bataille de la Somme 21 mars - 5 avril 1918) devait amener le front à vingt kilomètres de la cathédrale ... Mais le général Foch (maréchal en août 1918) avait donné à tous les combattants alliés une seule et même consigne : Tenir sur place et garder Amiens. Si l'offensive allemande s'arrêtait sans pouvoir séparer les armées française et anglaise, la ville d'Amiens et sa cathédrale n'en restaient pas moins — on l'a vu — très exposées. D'où le caractère d'urgence et le ton inhabituel de la démarche de Monseigneur de la Villerabel. Lorsque les deux hommes se rencontrèrent, en août 1921, sur le parvis de la cathédrale (*voir photo*), il dut y avoir un moment d'intense émotion ; les mots deviennent alors impuissants pour exprimer les sentiments.



Foch. Salut au drapeau. août 1921.



Foch et Mgr de la Villerabel. août 1921 (Archive Photo Flandre, Amiens)

Mais ces mots nous savons bien qu'ils sont venus spontanément aux lèvres des Picards de souche qui revoyaient leur cathédrale presque intacte après de longs mois d'épreuves. Claude de Santeul raconte qu'en 1918, il ramenait à Amiens, par la route, un détachement presque entièrement formé de Picards, permissionnaires ou convalescents arrivant tout droit de l'armée d'Orient et qui, ne voulant pas attendre un improbable train, avaient décidé de prendre la route à pied.

« Un embouteillage nous fit prendre à hauteur de Thennes, l'ancienne route de Roye à Amiens par Longueau (...) Je m'appliquai non sans peine à rameuter les trainards et à raviver les sourires. Tout semblait se remettre en ordre lorsqu'à la hauteur du bois de Gentelles, j'entendis des cris qui semblaient provenir de la tête du détachement, cris qui dégénèrent bientôt en large rumeur ... Je mis mon cheval au galop pour doubler la colonne ... Les clameurs devenant plus fortes, les hommes marchant devant moi se mirent à courir vers les hommes qui criaient toujours. Je commençais à craindre un accident grave, lorsqu'à la sortie du bois de Gentelles ou plutôt de ce qui en restait, les exclamations se précisèrent.

Je compris alors à mon grand étonnement que les « poilus » acclamaient la cathédrale qui venait d'apparaître au coude de la route. La nouvelle passant de bouche en bouche, les derniers hommes se mirent à courir et, en quelques instants, la colonne qui formait près d'un kilomètre, se trouva massée sur le haut de la descente vers Longueau. Ce fut alors un formidable Hourrah ! La vue était inoubliable. Devant nous, sous le ciel gris, dominant Amiens tassé à ses pieds, l'immense vaisseau, sa flèche érigée comme un mât, venait de surgir à l'horizon. Sculptée dans la brume, aérienne, légère, elle semblait flotter dans l'espace comme une nef de miracle. Pour ces hommes qui revenaient de se battre de l'autre côté de l'Europe et qui avaient pensé si souvent n'en jamais revenir ; pour ces hommes qui avaient connu de longs mois et même des années entières, l'amère nostalgie de la douceur picarde, cette apparition subite se haussait à la taille d'un signe d'Apocalypse. Ce fut là une minute particulièrement émouvante et dont je ne saurai jamais oublier la grandeur.

Sept siècles de foi et d'histoire, sept siècles de patriotisme tout à la fois régional et élargi, se condensaient dans cette haute et fine silhouette émergeant des lointains. Puissant symbole de pierre, il était resté pour tous ces hommes, et beaucoup plus encore que leur drapeau, l'image vivante de la Patrie et son Palladium inviolé. »

“La Cathédrale d'Amiens
Musée de Picardie. Amiens 1980-1981”

Tout commentaire serait superflu. Qu'on nous permette seulement d'émettre un vœu : que la reconnaissance du peuple picard envers l'évêque qui a su agir opportunément pour sauver la cathédrale d'Amiens d'une destruction plus que probable, soit

consignée quelque part d'une façon discrète mais tangible. Ceci ne diminuerait en rien l'hommage déjà rendu à tous les chefs glorieux et à tous les héros obscurs qui ont contribué à la victoire finale de 1918 et au maintien de la liberté.

Michel GILLOIRE
Jean MACREZ

Note. Les auteurs seraient heureux si des personnes ayant vécu à Amiens les heures sombres de 1939-1945 pouvaient leur apporter des témoignages sur la Cathédrale durant la Seconde Guerre Mondiale.

Lettres de Son Eminence le Cardinal Gasparri

SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE SA SAINTÉTÉ

A MONSIEUR L'ÉVÊQUE D'AMIENS

SEGRETERIA DI STATO
DI SUA SANTITÀ

N° 62.181

Dal Vaticano, le 20 avril 1918.

MONSIEUR,

Je viens de recevoir la lettre du 12 avril par laquelle Votre Grandeur m'a fait part de ses angoisses, et je me suis empressé de remettre entre les mains du Saint-Père celle que vous Lui avez adressée à la même date.

Sa Sainteté n'a pu lire Elle aussi sans un sentiment de tristesse profonde ce court exposé de la situation de votre malheureux diocèse, et il est à peine besoin de vous dire avec quelle sollicitude et quelle anxiété le Père commun des fidèles suit les événements qui se déroulent depuis quelques semaines dans cette région !

Votre Grandeur peut être assurée de la part très vive et très intime que le Souverain Pontife prend à vos amertumes, à celles de votre clergé et de votre peuple si cruellement éprouvé ! Il unit avec ferveur Ses prières aux vôtres, Ses supplications à celles de vos bien-aimés diocésains pour faire une sainte violence au Ciel, afin que le Divin Maître ait pitié de son peuple, et daigne hâter la fin de tant de maux.

En témoignage de Sa spéciale bienveillance et comme gage de l'abondance des bénédictions divines, le Saint-Père vous accorde de tout cœur à vous, aux prêtres et aux fidèles confiés à votre sollicitude, la Bénédiction Apostolique.

Avec l'assurance de ma douloureuse et profonde sympathie, veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

P. Card. GASPARRI.

SEGRETERIA DI STATO

DI SUA SANTITÀ

N° 62.710

Dal Vaticano, 30 avril 1918.

MONSEIGNEUR,

Le Saint-Père a été profondément peiné en prenant connaissance de la lettre que Votre Grandeur Lui a écrite pour l'informer des dangers qui menacent votre chère Cathédrale en suite du bombardement d'Amiens par les Allemands.

La douloureuse préoccupation de Votre Grandeur pour cet incomparable chef-d'œuvre du XIII^e siècle, retentit vivement dans le cœur de l'Auguste Pontife, qui comprend toute l'amertume qu'éprouve votre âme de Pasteur en voyant déjà atteint en partie ce précieux monument.

Le Souverain Pontife, en sa qualité de gardien vigilant des suprêmes intérêts de la Religion et de l'art chrétien, s'est tout de suite intéressé pour la conservation de cet insigne monument, qui atteste la vive foi et la ferveur ardente de ceux qui l'ont bâti. Le Nonce Apostolique de Munich a été déjà chargé d'intervenir, de la manière la plus pressante et la plus chaleureuse, auprès du Gouvernement de Berlin pour conjurer, autant qu'il lui sera possible, les périls qui menacent de plus en plus votre Cathédrale. Daigne le Seigneur couronner d'un heureux résultat ces démarches et donner à Votre Grandeur et à ses diocésains les réconforts nécessaires au milieu de tant d'amertumes et d'épreuves.

En vous transmettant la Bénédiction spéciale que Sa Sainteté accorde, comme gage de faveurs célestes, à Votre Grandeur, à votre clergé et à vos fidèles, je La prie d'agréer mes sentiments entièrement dévoués en Notre-Seigneur.

P. Card. GASPARRI.

Ode à la cathédrale

*O m' Cathédrale qu'j'ai tant anmidolé ch'reuve,
Reuve éhorté toujours ed canter tes bieutés,
Combien j'ai étranmé d'hivers et pis d'étés
Sans cesser d'te r'luquer, agglavé, pinchant m'leuve.*

*Mouqu'ron d'poët' que j'sus, rien qu'à vir éch' chef-d'œuvre,
J'étois écrampeur d'foire ed l'ouvrage ainfté.
T'étois si grand', si belle et mi si cafuté,
Que j'campousois m'n idée, atteindant qu'l'heure a s'treuve.*

*Or, ein jour, da m'chervell', j'ai seintu cafoujller
Ch'boin Diu qui m'dü comm'cho : n'l'aiss'point t' pleinm's'errouiller
Mais preinds-lé sans ébrèque et j'récompeins'rai t'pangne.*

*Et, plein d'fiate ein li, da min tchœur j'ai puché
Tout m'n anmour, Cathédral', pour t'bailler m'n œuv'derrangne.
L'Danme ein noir a n'airo qu'min corps bien échuché.*

Edouard DAVID
Un des 36 sonnets
qu'il a consacrés à la Cathédrale